

## Têtes de plâtre Extraits

Jean-Jacques Morvan

Volume 11, numéro 6, novembre–décembre 1969

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29732ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Morvan, J.-J. (1969). Têtes de plâtre : extraits. *Liberté*, 11(6), 49–53.

# Têtes de plâtre

## Extraits

« Pierre dans la pierre  
l'homme où était-il ? »

P. NERUDA

La ville des écorchés déjà n'est plus. L'horrible mariage s'est consommé. Et dans la pierre de nulle part l'homme projeté à l'emporte-pièce. Et des pierres coule un fleuve de plomb attaqué.

Partout l'homme est traqué

Le cri crucifié

Et son ombre seule court sur la pierre

Toutes les pistes anciennes furent niées

Et le loup et le mouton pris au même piège de la soif. Et leur sang devenu dur — Seule monnaie valable dans ce monde de pierre moulée au berceau de quatre planches.

Et sur ce cimetière les oiseaux de fer tordu cherchent le grain oublié

La mort est dans la pierre fabriquée

Et l'homme rattrapé perd son nom

Les tâches humides dictent un dernier message.

Amour, mon amour, les chiens affamés sont dans la ville. C'est l'aube et le dernier jour sera gris.

L'air et les pierres et la ville sont un nougat rosâtre. Et les fleurs de pourriture sont déjà au bout de mes doigts.

Ton corps quitté est sur la ville.  
Et ton regard dérive.  
La mémoire est dans la pierre  
Et le peuple malheureux marche en aveugle, murmurant en  
sotto voce avec le vent la tendre chanson de la pierre vivante  
de la pierre en fleur, de la pierre arrachée au ventre d'Armor.

Terre de granit et le sel aux plaies vivantes  
Le long cri dans les vents  
Ma souvenance  
Ici c'est fini, seuls l'ombre et le cri crucifié  
Seul l'oiseau de fer tordu fouille la nuit.

Né de la pierre  
Né dans la pierre  
étouffé spermé dans la pierre  
Mort debout pierre pourrie  
s'effritant dans le vent

Visages de pierre malade  
Sur les murs de la ville  
Des hommes épinglés  
Tache de goudron, tache de rouille  
Des hommes desséchés  
Papillons couleurs de vie passée.

Boule de sang — Ni le rouge ni le noir n'ont  
mouillé la frange de cette nuit.  
Et dans la gorge  
Il y a

L'aube en chevaux de frise  
Plantée dans un buisson de chair  
Où fleurissaient des mots  
Un prénom  
Seule arme contre la pierre  
Contre le monde  
Fabriqués.

Murs de pierre pour tête de pioche

Visages de pierre malade  
glaires acides  
Rues brûlées  
Rues aux trois quarts effacées  
Raturées  
Rues rageuses  
Cheminée d'usine répétant le même glaire  
Et les dimanches de silence  
Et le même appel  
Dans un monde à jamais passé aux gris.

Pierre de nulle part  
Sans passé  
En vous meurent asphyxiés  
Les hommes d'ailleurs

Avec encore sur le visage  
L'expression un peu bête  
Des êtres cherchant l'air  
Désespérément.  
Poissons de bocal aux couleurs effacées  
Dans les mains absentes  
Déjà vaincues  
Trop lasses pour l'ultime secours vers le cri  
Comme là-bas à Pompéi  
Ville crochetée à la gorge  
Et surprise au coeur de l'amour.  
Ici dans l'absence grise  
Les mains débordées meurent indépendantes.

Sans arme quand vint l'aube  
Seul  
Monde unique  
frappé de stupeur  
Seul

Oh chair de révolte  
Traits griffés de révolte  
Rayés de révolte  
Seul

Le temps marchera au rythme de ton sang  
 Au vent s'engouffrant dans tes os  
 Le temps  
 Pierre lassée  
 marchera près de toi  
 où ne sera pas.

Fragile et tendre apparue en une flaque de pierre  
 Si tôt disparue  
 Jamais revue.

Préfeuille  
 Née de la pluie  
 Sortie nue d'une vague de sable.  
 L'écume blanche aux cinq plaies vives.  
 Brûlée au feu de pierre  
 Naturalisée

Corps tenu et dur  
 Corps de nuit aux heures humides  
 Fleur des neiges abattue en carène

Femme je t'ai connue  
 née de la pluie  
 Nue dans la vague de sable  
 aux yeux l'écume blanche

Et maintenant sans soif  
 Abalourdie  
 Corps d'absence  
 Envahi le Temps.

Je marche sur elle en elle, refaisant toutes les routes parcourues de nuit. Sur les rochers brûlants de soleil où la peau se couvrait de gouttelettes. Aiguilles et soleil. Été au coeur des forêts quand nous nous relevions plages que la tempête abandonnait, les blanches rêches des myrtilles et les fougères tendres dessinaient sur ton corps la marée retirée.

Et maintenant séchée craquelée.  
 Routes griffées et abandonnées  
 Menant nulle part  
 Plaies desséchées  
 En toi morte de soif  
 Calcaire et fossile  
 L'étoile de mer première.

A bouffer du morne on se fatigue  
 A bouffer des briques on s'alourdit  
 Et le fleuve cette nuit-là fit un accroc à sa robe noire.

Lignes dans la main  
 Plaies dans la pierre  
 L'automne de l'homme  
 Squelette d'une feuille aigre.

Las las  
 A une portée de mâchoire des machines  
 Un homme glisse le corps en pagaïe.

Hier encore  
 Le buisson sur le roc désolé  
 Maintenant maintenant  
 L'enfer de crasse  
 Bal des cendres  
 Et l'avenir au goût de passé.

Soleil à balancier. Les pioches et les pelles au squelette de  
 [l'araignée]

Soleil à balancier et le dernier quartier de lune noire  
 Dernière terre foulée  
 Dernier chant d'oiseau dans la dernière forêt.  
 Demain tout peut encore recommencer.  
 Mais les mots seront trop lourds  
 Plombés  
 Mais les lignes de la main  
 En un dernier petit soleil négatif  
 Engorgé de cendres  
 Six jours dans la semaine  
 Sept plaies au cœur de l'oeil-nuit.  
 Et le couple à jamais chaviré.

Dans les yeux encore lucides et la bouche encore tendre  
 Le cri de l'autre rive.

JEAN-JACQUES MORVAN